

30

A seize mille neuf cent onze kilomètres de la Corse, les accords de Matignon n'ont rien d'une impasse. C'est une longue rue, dans la presqu'île de la Tina qui mène à l'extraordinaire chantier « non fini » conçu par l'architecte gênois Renzo Piano pour l'Agence de Développement de la Culture Kanak. Un lieu, en devenir, au milieu de pins colonnaires. Le taxi déposa Desanti à neuf heures trente. Les visites venaient de commencer. Entre lagon et lagune, les hautes cases de trois villages, reliés entre eux par une courbe, constituent le centre culturel Tjibaou. *Une allée qui évoque l'allée centrale spécifique à l'habitat traditionnel kanak* expliquait un guide. Desanti s'éloigna des groupes de touristes. Il avait le temps de découvrir les lieux, à son rythme. La veille, au téléphone, Nicole Uregei avait accepté de le rencontrer sur son lieu de travail. Elle lui avait donné rendez vous à midi à la cafétéria du centre.

- A la case Péruï, dans le premier village, avait elle précisé. En langue nenemwâ, cela veut dire la rencontre.

Nicole Uregei travaillait comme bibliothécaire à la médiathèque du centre culturel. Les renseignements, transmis par le commissaire Yvernés, précisaient également que la jeune femme avait été sélectionnée en 1987 dans l'équipe féminine d'athlétisme. A dix sept ans, elle avait couru le relais quatre fois quatre cent mètres lors des Jeux du Pacifique Sud. La fiche des RG réécrite par la DST ne précisait pas si Nicole Uregei et ses copines avaient gagné une médaille. Desanti était au moins sûr de deux choses : il allait rencontrer une sportive et une professionnelle de la documentation. Sa voix, au téléphone, lui avait paru douce, presque timide.

Peu avant l'heure du rendez vous, Desanti examinait les articles proposés à la vente dans la boutique, face à la cafétéria Péruï. Une jeune femme entra et se dirigea vers lui sans hésitation.

- Monsieur Desanti ? fit-elle.

Surpris, Antoine salua Nicole Uregei tout en regardant rapidement autour de lui. La jeune femme n'avait pas eu de mal à l'identifier : au milieu d'un groupe de touristes japonais et de deux employés mélanésiens de la boutique, Desanti était le seul blanc. Il eut d'autant plus envie de rire que la jeune femme lui souriait franchement.

- J'avais peu de chance de me tromper, dit-elle en portant sa main à la bouche.

Nulle timidité chez Nicole Uregei. Desanti le comprit durant leur déjeuner. Elle avait simplement une manière discrète de parler. Non à voix basse, mais sans élever la voix. La jeune femme parlait avec douceur, en regardant Antoine avec une curiosité non dissimulée. Elle baissait par contre fréquemment les yeux quand elle l'écoutait. Nicole Uregei se montra très attentive aux explications de Desanti. Pas une fois, elle ne l'interrompit.

- Se rencontrer, c'est se reconnaître l'un l'autre, fit-elle quand Antoine eut terminé. C'est ça faire la coutume. On échange la parole, mais aussi des dons, un tubercule, un morceau d'étoffe. C'est l'échange des nouvelles du clan. Vous, vous êtes venu de très loin, pour mon frère. Pour nous le rendre, après tant d'années.

- Qui était votre frère, Mademoiselle Uregei ? Nous avons besoin de le savoir.

- Vous m'avez parlé tout à l'heure de votre visite aux villages ce matin, fit la jeune femme. Avez-vous remarqué la première case ? Elle porte le nom du rassemblement coutumier, Bwénaado en langue cèmuhi. C'est un hommage au patrimoine kanak dispersé depuis deux siècles. Le rêve de Wallés. Il ne parlait que de ça. Tous les souvenirs que j'ai de mon frère sont liés à cette envie de connaître notre histoire et d'en réunir les éléments. Comment vous dire ? hésita Nicole Uregei. Wallés voulait toujours englober les choses, rassembler toutes les pièces du puzzle. Il vivait dans cette utopie et en souffrait. J'ai du mal à vous dire cela. Vous comprenez ?

Desanti ne répondit pas. Il ne comprenait pas ce que Nicole Uregei essayait de lui dire. Antoine avait le sentiment d'avoir manqué un épisode, comme si entre elle et lui un fossé existait, trop grand. Elle parlait d'un lieu, d'un temps, d'une histoire, d'une culture qui lui étaient étrangers. A des questions, Desanti préféra laisser la jeune femme continuer. Il l'encouragea en inclinant la tête.

- Mon frère était un garçon sensible, poursuivit elle. Déchiré, entre deux attitudes, deux influences. C'est pour cela, je pense, qu'il est parti. Ce n'était pas une fuite, monsieur Desanti mais une quête.

- Que voulez vous dire ? demanda Desanti, lisant sur le visage énergique de la jeune femme l'effort accompli afin de comprendre le comportement de ce frère disparu. Pourquoi dites vous déchiré ?

- Difficile à expliquer, jusqu'à l'adolescence, mon frère et moi étions très proches. Nos parents ont eu deux enfants. Nous vivions au Mont Dore. Mon père était avant tout un militant, proche de Tjibaou alors qu'une grande partie du clan Uregei étaient en désaccord avec les positions de l'Union Calédonienne.

Desanti acquiesça. Les explications du commissaire Yvernés sur le FULK de Yann Céléné Uregei et ses lectures de la veille sur l'histoire récente de la Nouvelle Calédonie l'aidaient à cerner les paroles de la jeune femme aux grands yeux noisette qui le fixait.

- Vers les quatorze, quinze ans, je me suis lancée à fond dans le sport. Je voulais devenir une athlète. Wallés, à cette époque, était déjà enfermé dans sa quête du patrimoine. Il était ailleurs. Je crois qu'à sa façon, il cherchait une sorte de troisième voie. Entre Tjibaou et Uregei, si vous voulez. Entre notre père et le clan. C'est ainsi que je l'analyse aujourd'hui. A l'époque, bien sur, je ne voyais pas les choses de cette manière. Je ne me suis même pas aperçue que Wallés s'éloignait de nous. Bien après son départ je me suis interrogée, mais il était trop tard ! Il y a dix sept ans...

Les yeux de Nicole Uregei s'embuaient de larmes. Elle fixait toujours Desanti, se reprit. Les muscles de ses mâchoires se contractèrent, le mouvement accentuait l'impression de force têtue que lui donnait son fort menton. Elle baissa la tête, avant de se redresser fièrement et de regarder en l'air. Desanti l'imita. L'architecture de bois, d'acier et de verre les protégeait. Ils n'étaient plus dans le passé. La championne d'athlétisme venait de franchir l'obstacle. Nicole Uregei assumait le présent.

- Il n'y avait pas de troisième voie, dit-elle en soutenant à nouveau le regard d'Antoine. En trente ans, nous sommes passé de l'instrumentalisation de la mémoire à une politique du tout patrimoine. Il y a eu des effets pervers, des dommages collatéraux comme on dit aujourd'hui. Ils ne font que commencer. Il n'existait pas d'autre choix, monsieur Desanti. Wallés voulait échapper à ce dilemme. C'était impossible.

- Je ne suis pas sûr de vous comprendre, fit Desanti.
Voulez vous un café ?

- Allons plutôt à l'extérieur, proposa la jeune femme en regardant sa montre. Attendez moi un instant, je vais téléphoner.

Nicole Uregei se leva, se dirigea vers la caisse de la cafeteria et téléphona à partir d'un poste interne. Elle mit la note sur son compte.

- Venez ! dit-elle à son retour. J'ai pris mon après midi.
Nous aurons le temps de parler.

31

A l'extérieur, Nicole Uregei conduisit Desanti sur le chemin kanak. Seuls au bord de la mangrove, ils s'engagèrent sur le parcours végétal qui longe le centre culturel et serpente autour des trois villages.

- C'est un chemin histoire, dit la jeune femme. Tous les jeudis, un spectacle retrace le mythe fondateur de Téa Kanaké, le premier homme.

Nicole Uregei évoqua le langage des plantes, l'importance de la symbolique végétale dans son pays. Desanti l'écoutait avec attention, l'observait en même temps. Moulée dans un pantalon en jean, vêtue d'un ample chemisier de lin grège boutonné jusqu'au cou, la sœur de Wallés était agréable à regarder, dépourvue de maquillage, sans bijou. Excepté son discret sac-besace sur une épaule, son seul accessoire se limitait à un foulard mauve noué dans ses longs cheveux crépus.

- De décembre à février, on n'apporte aucun soin aux ignames afin de ne pas troubler leur croissance. Quand on les travaille - précisa Nicole Uregei - il faut le faire tôt le matin ou après six heures le soir, aux heures chaudes l'odeur de notre transpiration incommode l'igname : il se fane.

- Je vous imagine mal en robe mission, l'interrompit Desanti en souriant.

- J'en ai porté, répondit la jeune femme. Vous attendiez une mélanésienne conforme aux clichés ? Désolée de vous décevoir, Monsieur Desanti, répondit la jeune femme, souriant à son tour. Tant que j'arrive à rentrer dans mon jean, je préfère les pantalons.

- Que vouliez vous dire tout à l'heure en parlant d'effets pervers et d'instrumentalisation de la mémoire ?

Nicole Uregei ne répondit pas aussitôt. Elle indiqua d'un geste la direction prise par le chemin.

- Venez, fit-elle. Je veux vous montrer les trois cases qui font face au lagon. Ce lieu de parole relie le passé au présent. Ce n'est pas pour rien que le centre culturel a été construit ici : là, en 1975, a eu lieu « Mélanésie 2000 », le premier festival des arts mélanésiens. La date est importante, fondatrice...

Ils marchèrent jusqu'à l'aire Mwakaa, l'espace coutumier de la chefferie. Conçue autour d'une grande case du Sud, l'aire montre la diversité de l'architecture kanak des trois provinces, avec une case du Nord et une des Îles Loyautés.

- Pour Tjibaou, à l'époque, il s'agissait de forger une image. Tout le monde n'était pas d'accord, vous savez !

- La France était contre ? Les Caldoches en premier ? interrogea Desanti. C'était politique plus que culturel, non ?

- C'est plus compliqué, monsieur Desanti. La France n'était pas contre : le festival de 1975 a été réalisé avec le soutien logistique des autorités. Les Caldoches s'inquiétaient de cette affirmation identitaire des Mélanésiens. Opposants et partisans du festival avaient un point en commun : tous percevaient que la création d'une unité culturelle kanak légitimait l'accès à la souveraineté politique.

- Les revendications foncières étaient importantes aussi ?

- Le foncier, la muséographie, le folklore, nos langues, tout ! répondit la jeune femme. Le discours nationaliste kanak procédait à ce moment là à l'édification d'un patrimoine national commun. Mais à l'inverse d'un retour à la tradition, l'enjeu, il y a trente ans, était d'engager un processus de modernisation politique, sociale, et culturelle.

- Cela s'institutionnalise, après 1988.

- Oui, mais en 75 nous n'étions pas tous d'accord. A l'époque du festival, les oppositions les plus violentes venaient de groupes politiques radicaux. Ils considéraient le festival comme une prostitution de notre culture.

- Uregei et les « Foulards Rouges » en faisaient partie, n'est ce pas ?

- Les « Foulards Rouges » et le « Groupe 1878 » aussi, répondit la bibliothécaire, en regardant vers le lagon. Ils accusaient les organisateurs de Mélanésie 2000 d'être corrompus par l'Administration coloniale afin d'asservir les Mélanésiens. Vous ne pouvez pas imaginer ce qu'a vécu notre père à ce moment là. Il avait emmené Wallés au festival. Il avait dix ans. Moi, j'étais trop petite. Wallés avait rapporté à la maison toutes les brochures imprimées. Elles étaient magnifiques.

- La déchirure dont vous parliez, vient de là ? demanda Desanti.

- Elle prenait naissance, murmura Nicole Uregei. Pour Wallés, elle viendra plus tard. Elle n'avait pas la même forme.

- Que voulez vous dire ? Expliquez moi les choses ? Franchement...Je veux dire...sans détours.

La jeune femme alla s'asseoir à l'ombre d'un bosquet. Desanti l'imita. Depuis le début de leur déambulation, Nicole Uregei avait tenté de l'initier à une histoire qui n'était pas la sienne. Desanti sentait à présent la jeune femme prête à lui parler sans le fard du discours politique.

- Wallés n'avait qu'une passion : les objets du passé, disparus de la vie des tribus. Il voulait contribuer au recensement du patrimoine kanak éparpillé dans les musées occidentaux. Mon frère s'était totalement investi dans les travaux pour le catalogue des objets kanak. Il travaillait dur pour ça. Il était brillant, vous savez. Il a passé son bac à dix huit ans. Il n'a pas voulu continuer les études. Wallés s'est mis à travailler afin d'économiser l'argent. Il voulait voir tous les musées détenant nos objets. Mais, lui, refusait d'en rester au simple recensement, il voulait le retour des objets, chez nous.

Nicole Uregei se tut. Desanti la regardait, attendant la suite. La jeune femme pleurait.

- Son rêve était une utopie, reprit-elle. Une folie qui s'emparait de lui...À partir de 84, Wallés ne voulait plus rien entendre. Il se fâchait avec tout le monde dès qu'on tentait de le raisonner. Avec mon père, ils ne se parlaient plus. Sa folie l'a englouti. Il n'en est jamais revenu. C'est elle qui a pris Wallés.

- Que s'est-il passé en 84 ?

- Cette année là il devait y avoir une grande exposition d'œuvres traditionnelles du Pacifique, rassemblant des pièces de différents grands musées internationaux. L'Office Culturel Kanak l'avait préparée avec Jean-Marie Tjibaou depuis très longtemps. Elle s'intitulait « Musée Imaginaire des Arts de l'Océanie ». Wallés attendait l'exposition comme l'événement de sa vie...Seulement il n'a pas pu la voir. Cela été terrible, pour lui.

- Mais pourquoi ? Que...

- L'exposition n'a jamais eu lieu à Nouméa, pour des problèmes de sécurité. C'est ce qu'on a dit à l'époque. Elle a été présentée à Paris, un an après, en 85 au Musée des Arts Africains et Océaniens. Uniquement à Paris, près du parc de Vincennes où, en 1931, on exhibait des Canaques en cage à l'exposition coloniale.

- Après les avoir transférés du bois de Boulogne, ajouta Desanti. Ils étaient d'abord avec les crocodiles, au Jardin d'acclimatation. Je sais !

Ils restèrent, un instant, sans parler. Comme si l'évocation des drames de l'empire colonial français de l'entre-deux-guerres exigeait sa minute de silence.

- Wallés a vécu la perte de cette exposition comme une perte du sens, fit Nicole Uregei en dénouant le foulard tenant ses cheveux. Je crois que c'est à partir de là que mon frère a basculé. C'est la seule chose que je peux vous dire sur Wallés. Je ne sais rien d'autre de lui, hélas...Sauf qu'il restera toujours mon grand petit frère, celui qui s'occupait de moi et me faisait découvrir la lecture, les livres... Petit Wallés, mon père l'appelait ainsi, m'a rendu curieuse de tout. Il lisait beaucoup, tout le temps. Pour moi, il était le plus gentil, le plus doux des garçons. Un jour, il m'a rapporté un petit chien trouvé sur le bord de la route...

Nicole Uregei fixa Desanti. Son sourire venait de loin. Sans tristesse. Comme le souvenir d'un âge heureux, d'un temps passé. Un bonheur ancien.

- Wallés l'avait appelé Diogène, ajouta la jeune femme. Il m'avait appris que c'était le nom d'un philosophe grec. Le chien caressait ceux qui le nourrissaient, aboyait contre ceux qui ignoraient sa faim et mordait les méchants.

- Ma mère a eu un cochon qui s'appelait Socrate, confia Desanti. Lui aussi était très... philosophique... quand il avait faim.

Ils repartirent en direction du centre culturel. Nicole Uregei répondit aux questions d'Antoine. Il comprit ainsi qu'au moment de son départ, Wallés était en rupture avec les siens. La parole s'était rompue. Le jeune homme était seul, dans son monde. Son clan l'avait perdu. Sa famille le pleurait. Il n'y avait rien d'autre à comprendre. Rien que des larmes et du silence.

- En 87, Wallés a quitté Mont Dore pour vivre à Nouméa. Il n'est jamais revenu à la maison. Moi, j'essayais d'avoir de ses nouvelles par ses amis. Je savais qu'il était souvent au musée territorial. Mais je ne l'ai plus revu... Mon père ne voulait pas.

- Comment avez-vous appris qu'il était parti ?

- C'était en 1988, en février. Un soir, au dîner, mon père a annoncé que Wallés avait pris l'avion pour Paris. Il l'avait appris par un parent qui travaillait à l'aéroport. C'était affreux, ce soir là... Ma mère et moi pleurions. Mon père n'a plus dit un mot pendant des semaines.

Les mâchoires de Nicole Uregei se contractaient à un rythme de plus en plus rapide. Elle faisait de gros efforts pour répondre à Desanti, contenant son émotion. Antoine s'obligea à poser une dernière question.

- Ensuite... plus tard... vous n'avez pas essayé de savoir ce qu'il faisait ? Où il était ?

La jeune femme s'arrêta, dévisagea Desanti et lui sourit à nouveau.

- Trois mois après son départ, je suis allée à la gendarmerie. C'était en avril. Nous nous entraînaient sur un terrain, voisin des gendarmes. Ils nous connaissaient. J'ai demandé si je pouvais avoir des nouvelles de mon frère. Un gendarme m'a écoutée raconter mon histoire. Il a même pris des notes. C'était un grand rouquin, très attentif. Il m'a dit qu'il allait se renseigner, qu'il fallait attendre, que de toute façon mon frère était en voyage. Il n'y avait aucune raison de s'inquiéter. Il m'a conseillé de repasser dans un mois ou deux si, d'ici là, je n'avais pas de nouvelles... Je ne suis jamais retournée à la gendarmerie.

- Pourquoi ? s'étonna Desanti.

- Parce que le 22 avril, à Ouvéa, il y a eu l'attaque de la brigade de Fayaoué, la mort de quatre gendarmes et la prise des otages. Après, il y a eu l'armée à Gossanah, l'assaut de la grotte et vingt et un morts. Un an après, il y a eu l'assassinat de Tjibaou et Yewéné. Je n'ai jamais oublié mon frère, monsieur Desanti. J'ai appris à vivre sans lui, voilà tout.

Il était près de dix sept heures quand ils se séparèrent. Le centre culturel fermait. Desanti donna à la jeune femme les adresses et téléphones où elle pouvait le joindre, lui

confirma qu'elle pouvait prendre contact avec le commissaire Yvernés. Il s'était engagé à faciliter les démarches pour le rapatriement des restes de Wallés Uregei.

- Est-ce que vous connaissiez un certain Antoine Fornelli ? demanda Desanti au dernier moment.

- Tony, le leader d'indiens ? fit Nicole Uregei, étonnée. Bien sur, nous étions voisins au Mont Dore. Wallés était souvent chez lui. Il adorait Tony. Fornelli lui avait appris à pêcher. Wallés aimait les histoires du vieil Antoine, surtout sur les histoires d'Indiens.

- Vous le rencontriez souvent ! Quel genre d'homme était-il ?

- Wallés le voyait. Moi, non. Fornelli avait vécu aux Hébrides, avant l'indépendance du Vanuatu. Il avait fait de la prison, au Camp Est. Mon père s'entendait bien avec lui. Je crois même qu'un temps Fornelli participait à un journal kanak. Mais je n'en suis pas sûre. C'était un personnage curieux, une sorte d'aventurier.

- Vous avez dit « leader d'Indiens » ! Pourquoi ?

- Antoine Fornelli est mort en 99. J'ai découvert alors ce qui avait été écrit sur lui et son rôle sur l'île de Tanna. Je travaillais à ce moment là sur l'histoire des résistances autochtones dans le Pacifique. J'ai lu l'étude de Jean Guiart sur le mouvement *Four Corner* à Tanna. J'ai découvert *La Dernière Île* de Joël Bonnemaïson où il évoque Antoine Fornelli. Les travaux de l'historien Jean-François Lecaillon aussi. C'est lui qui classe Fornelli dans sa typologie des leaders d'Indiens. Lecaillon le range dans la catégorie des protecteurs, comme Maurice Leenhardt pour les Kanak ou Bartolomé de las Casas pour les Indiens.

- Vous n'avez pas de souvenirs plus personnels ?

- Pas vraiment, fit Nicole Uregei. Pour moi, Fornelli c'était le voisin de mes parents. Un blanc, un peu excentrique, qui nous offrait les poissons qu'il avait pêché dans le lagon. Il avait plein de bestioles et deux chiens, ajouta la jeune femme. Cahouette et Chouchou.

Le taxi emporta Desanti. Au carrefour, après la rue des Accords de Matignon, il tourna à gauche, vers Magenta.